

LE REV. PÈRE L. LALANDE, S. J.

Qui n'a entendu parler du Rév. Père L. Lalande, S. J. ?

Il s'est acquis une renommée justifiée d'éloquence sacrée. Il est, au Canada, ce que le Père Coubée, Jésuite lui aussi, est à la France.

Le Père Coubée soulève les foules. Ici, les foules, plus calmes—est-ce un fait à déplorer ? nous croyons sincèrement que oui,—les foules ne se laissent pas émuvoir.

Nous sommes, au Canada, de la quatrième Eglise, l'Eglise dormante.

Ce n'est point de la faute des excellents Pères Jésuites, ces savants d'une si vaste science sous l'extérieur de la plus grande humilité.

Le Rév. Père Lalande prêche, de nouveau, la station quadragésimale au Gesù. Il y a trois ans, son succès, à pareille époque, fut grand.

Cette année, il serait retentissant... si nous n'étions de l'Eglise dormante.

Le MONDE ILLUSTRÉ est heureux de donner, en ce numéro, la photographie du vénéré Père.



REV. PÈRE L. LALANDE, S. J.

Photo Laprès Lavergne

L'ENFANT D'AUSTERLITZ

Sous ce titre, M. Paul Adam publie, chez Ollendorff, un nouveau roman qui n'aura pas moins de succès que les précédents du même auteur. L'époque qu'il étudie, cette fois, est la fin de l'Empire et la Restauration. Nous détachons de ce beau livre une page saisissante. C'est la vision d'un épisode de la campagne de Russie. M. Paul Adam a le don du grandiose et de l'épique.

—Oui, en vingt-cinq jours, en vingt-cinq jours seulement, répétait Malvina, les Français, partis cent mille de Moscou, avaient été réduits à trente-six mille par les défaites partielles, la maladie, les désertions et les massacres...

—Ah ! je les ai vus, moi ! soupirait la tante Malvina.

Durant plusieurs jours, elle déclama ses terreurs, les yeux hagards et les gestes fous. Omer écoutait l'épouvante des récits qui lui demeurèrent à la mémoire, comme les leçons de catéchisme, mot à mot. Avec le souvenir des phrases, l'image de la voyageuse éperdue occupa, de longues semaines, son esprit. Sans cesse, il se la représentait, contant :

“ Je les ai vus revenir, moi ! J'ai vu revenir à Smolensk ces multitudes effroyables et en lambeaux. La plupart portaient des pelisses de peau de mouton volées dans les isbas. Et quelles figures noircies à l'acre fumée des bivouacs ! Ils allaient, ils allaient en désordre, autour de longs chariots remplis de meubles, d'étoffes, de tableaux, de vases pris aux palais de Moscou. Tous pliaient sous le faix de leur butin ! Et leurs loques encroûtées par la boue !... Et leurs mains enveloppées de chiffons ignobles, mais préservant à demi du froid !... Et, dans les chariots, des femmes, des malheureuses, accroupies, paquets de chiffons mêlés aux damas et aux velours des riches étoffes ! Elles grelotaient au haut des charrettes ou au ras des traîneaux... On vit cela couvrir les rives du Borysthène, tout à coup... En avant, un attelage de vingt chevaux efflanqués tiraient au pas une charrette dans laquelle branlait, debout, la statue d'un saint. Des cordes, liées aux bras, à l'auréole, aux épaules, la maintenaient entre des ballots et des vaiselles de cuivre, d'argent, accumulées au hasard : car on avait sans doute brûlé les planches des caisses et des coffres.

“ Autour de leurs montures attelées ainsi, des hussards marchaient, sous des sacs de fantassins courbant leurs épaules. Il y en eut un pour les dépasser, courir vers les remparts et la porte de Smolensk, sans voir que le pont-levis ne s'abaissait pas et qu'on fermait les poternes, que l'infanterie de la garnison couronnait les glacis afin d'en interdire l'approche. Il vint par un sentier. Ses mains s'abaissaient dans un bonnet à poil, en guise de manchon. Son colback et son sabre étaient ficelés contre le havresac. Il gardait, cependant, sa carabine sous l'aisselle. Des haillons

verts enveloppaient ses joues creuses, hérissées de barbe brune, et j'aperçus que ses yeux, gonflés, rougis, pleuraient un pus ignoble... Oh ! ma bonne, quel fantôme hideux ! Quelle atroce image de la plus funeste défaite. La sentinelle l'écarta du geste et de la voix... Il voulut passer outre, hurlant qu'il n'avait point mangé depuis l'avant-veille. Mais la garde vint barrer le sentier et un sergent le repoussa. L'infortuné chancela, tomba sur les genoux ; et il resta de la sorte à pleurer, étranglé par les hoquets, sans défaire ses pauvres doigts du manchon...

“ Alors, un autre le rejoignit. Celui-là se protégeait d'une admirable mante d'hermine, mais trouée, fendue, presque autant que le vieux manteau de cavalerie qu'il avait en dessous, que les débris de ses bottes ligotées dans plusieurs bandes sanguinolentes en peau de cheval. Sa barbe et ses cheveux roux le masquaient jusqu'aux yeux enfoncés à demi dans un bonnet cosaque en mouton noir. Il voulut passer. Il annonça qu'il était le colonel du 18^e régiment de hussards, et qu'il devait toucher, à Smolensk, la ration pour les trente-huit hommes restant de ses escadrons. Il tira, d'une sabretache pendue à son cou, un papier. Il le déplia. Mais un officier de la place répéta les termes de sa consigne. Elle défendait qu'aucun homme de troupe, officier ou non, entrât dans Smolensk avant la garde impériale. On pouvait seulement leur permettre d'établir le bivouac sur les côtés de la route jusqu'au soir. Le colonel jura et s'emporta. Rien ne fit. D'autres misérables arrivaient, en horde.

“ Quelle lamentation ! Mille sarcasmes étaient adressés à cette garde pour qui l'état-major réserve, il faut bien le dire, tous les coups glorieux les jours de bataille, et tous les bons cantonnements. Si tu avais vu, ma bonne, ces figures violettes de froid, noires de crasse, hurler ensemble, injurier Dieu, les hommes et l'empereur ! Les uns se laissaient choir à terre en tas ; et ils pleuraient dans leurs manches, comme des petites filles ! Les autres frappaient le sol de leurs pieds presque gelés, en poussant des clameurs de vengeance !... Les soldats de la place restaient impassibles devant le colonel et sa mante d'hermine :

“—Nous sommes une troupe organisée, nous avons nos armes et nos chevaux. De quel droit refuserez-vous le gîte de l'étape au 8^e régiment de hussards ? crieait son colonel. Voici mon brevet, ma commission et mes pouvoirs !

“ Ah ! le pauvre homme... Son haleine fumait... Il trépigait devant l'officier du gouverneur, qui, d'abord, s'excusa... puis demeura muet, derrière la barricade de briques brûlées prises aux décombres de l'incendie d'août, celui qui détruisit les faubourgs et la moitié de la ville, lors de l'assaut. Ah ! ma chérie, ma chérie ! C'était à fendre l'âme... Et quel froid !... Quel ciel de plomb sur le paysage de neige et de boue, sur les flots verdâtres et rapides du Borysthène, entraînant des glaçons sales ! Mon Dieu ! Et le chariot que tiraient malaisément les vingt chevaux de hussards parvint aussi.

“ Au dernier effort pour le sortir de l'ornière, une des bêtes butta et s'abattit. Aussitôt, la foule des sauvages se rua sur elle. On s'évinçait à coups de poing. On dégaina. On se jetait à genoux sur la proie. Les femmes descendaient agilement du chariot pour prendre leur part ; et le colonel, qui s'était précipité, sortit de la mêlée avec un morceau de viande sanglante, tandis que le saint chancelait aux cahots, qu'une corde se rompait, que la paille et les guenilles de l'emballage glissaient. Alors, je vis la statue revêtue de plaques d'or, et des bijoux incrustés dans l'auréole. Il y avait un cœur de rubis dans une cavité de sa poitrine ; et sa face émaillée de bistre regardait par deux yeux d'émeraude. C'était le butin des escadrons, peut-être du colonel, ce grand saint précieux que les derniers chevaux du régiment traînaient vers la France... Les hussards ne s'en préoccupaient guère. Ils s'appelaient, se demandaient du bois pour allumer des feux... Il y en avait bien plus. Un vieux, avec une barbe grise, courait dans une dalmatique de pope, en étoffe d'argent souillée de crottin. Un autre s'était fait un turban d'un habit bleu dont les basques à retroussis rouges lui battaient la nuque, dont les manches nouées ensemble formaient deux cornes molles... même il trébucha dans son sabre, et donna du nez contre terre...

“ La neige entière se couvrait alors de gens innombrables, désarmés, informes sous les haillons et rendus plus hideux encore par la clarté blanche du sol. Ils accouraient de toutes parts entre les voitures qu'apportaient de nouvelles dizaines d'animaux étiques, fourbus et moribonds. Berlins, landaus, télégués, coucous, calèches, chaises de poste et diligences : on avait tiré de Moscou tous les véhicules possibles... Ils se suivaient à la file, emplis de ballots, chargés de vivan-